

UN CONTEXTE QUI DEVIENT TEXTE: LE REGARD DE LIUTPRAND DE CRÉMONE SUR BYZANCE

Mihaela Chapelan

Assoc. Prof., PhD, "Spiru Haret" University/ University of Bucharest

Abstract :Whether one refers to it as „context”, such as the vast majority of linguists of the pragmatic school, or as “communication situation” or “enunciation situation”, it is undeniable that the structuralist paradigm postulating a net separation between the text and its enunciation conditions is schematic and restrictive; the study of the context as a factor both external and internal to the literary work proved indeed to be one of the most fertile and rich direction in contemporary literary theory. Our lecture sets out to analyze the intertwining between Liutprand de Crémone’s – a pioneer for Western travelers in the Eastern European space – two accounts of his diplomatic mission to Byzantium, and the historical positioning of the author. We will also highlight the hybrid character of these writings, which, on the one hand, are held as historical accounts, especially in regard to the numerous notes centered on anthropologic aspects of societal life in the described cultural and political area, but on the other hand, are infused with a subjectivity that runs the whole gamut from wide-eyed amazement to acrid invective, and often unabashedly resorts to fictional devices.

Keywords:context, enunciation, textual hybridity, paratop, Liutprand de Crémone

Qu'on l'appelle „contexte” – comme la plupart des linguistes d'orientation pragmatique - ou bien „situation de communication” ou „situation d'énonciation”, il est évident que l'attitude structuraliste de séparation du texte de ses conditions d'énonciation n'est plus de mise, l'étude du contexte comme un élément qui se situe à la fois à l'extérieur et à l'intérieur du texte, où il laisse des traces, constituant l'une des directions les plus fécondes de la critique littéraire actuelle.

C'est de cette perspective que nous nous proposons d'analyser la relation entre les deux récits que nous a légués Liutprand de Crémone sur la cour byzantine du milieu du X^e siècle et la posture historique où il s'est vu placer.

Ce personnage d'arrière-plan a réussi à se sauver de l'oubli de la postérité non pas par ses agissements politiques, mais par la force des deux textes où il relate ses ambassades à Byzance, textes dont le statut reste hybride, pouvant être considérés à juste titre comme des textes - documents, mais aussi comme des textes contaminés par une subjectivité évidente qui, évoluant de l'émerveillement au pamphlet, n'hésitent pas à recourir aux procédés de la fiction. Pour le chercheur ou le simple lecteur qui voudraient comprendre la genèse de la « légende noire » dont a joui et joue encore l'Empire byzantin, il est essentiel de se pencher sur le rôle de Liutprand de Crémone dans la création et la transmission de cette légende.

Liutprand est né autour de l'an 920 à Pavie, dans une famille aristocrate de la cour lombarde d'Hugues d'Arles, roi de Provence et d'Italie (880 – 947). Devenu plus tard évêque de Crémone, il a servi plusieurs des princes de l'époque qui se disputaient les terres italiennes car, après la chute de l'empire carolingien, la Péninsule italienne était devenue un champ de bataille non seulement pour la possession proprement dite de ses territoires, mais surtout comme un atout dans la compétition pour le titre d'empereur d'Occident. Parmi ceux qui aspiraient à ce titre, Liutprand a servi d'abord Hugues d'Arles, ensuite son vainqueur Bérenger, marquis d'Ivrée (900 – 966), pour devenir à la fin diplomate et historien officiel

d'Otton I^{er} (912 – 973), chef de la Maison de Saxe et roi des Francs et des Lombards, couronné « empereur auguste » à Rome, en 962.

En qualité de diplomate, Liutprand s'est rendu par deux fois à Constantinople. D'abord en 949, chargé d'une ambassade auprès de l'empereur byzantin Constantin VII Porphyrogénète, et puis, vingt ans plus tard, en 968, lorsqu'à Constantinople régnait le basileus Nicéphore II Phocas.

Lors de son premier voyage il a pour mission d'obtenir la reconnaissance de Bérenger comme roi d'Italie. Au livre VI de l'*Antapodosis*, Liutprand fait le récit de cette première ambassade, en fournissant d'innombrables détails qui nous permettent de pénétrer au cœur d'un monde particulier, celui de Byzance, la « Reine des villes » qu'on venait voir des quatre coins du monde. Avec l'œil attentif d'un vrai anthropologue de l'espace socioculturel byzantin, Liutprand note de nombreux aspects concernant l'accueil des ambassadeurs des peuples étrangers (pris en charge par une escorte dès leur entrée sur le territoire byzantin), les réceptions et les banquets organisés en leur honneur, en énumérant jusqu'aux plats spécifiques ou aux jeux de divertissement, raconte les négociations en cours ou décrit avec une plume alerte les processions annuelles auxquelles il participa.

Une place à part dans le cadre de sa relation est accordée à la description du Grand Palais du *basileus* qui, selon la terminologie mise en place par Michel Foucault, pourrait être considéré comme une véritable hétérotopie. Foucault définissait les hétérotopies comme « des lieux réels, effectifs, des lieux qui sont dessinés dans l'institution même de la société, et qui sont des sortes de contre-emplacements, des sortes d'utopies effectivement réalisées, dans lesquelles [...] les autres emplacements réels que l'on peut trouver à l'intérieur de la culture sont à la fois représentés, contestés ou inversés, des sortes de lieux qui sont hors tous les lieux, bien qu'ils soient localisables »¹ En moins de mots, ce sont des lieux « autres » par rapport à tous les emplacements qu'ils reflètent et dont ils parlent. Bien que parmi les exemples d'hétérotopies mentionnés par Foucault on ne retrouve pas le Palais ou la Cour monarchique, nous pouvons sans trop d'hésitations compléter la liste des hétérotopies avec ce nouvel exemple. Une cour (impériale, royale ou, plus récemment, présidentielle) constitue une hétérotopie traditionnelle presque universalisante, existante dans la majeure partie des cultures, mais que les sociétés, en fonction de l'évolution de leurs mentalités, ont fait fonctionner d'une façon différente d'une époque à l'autre ou même d'un monarque à l'autre.

A ce nouvel exemple d'hétérotopie, il faudrait ajouter une nouvelle catégorie, que je nommerais *hétérotopies d'élection*. Une cour impériale est en effet un lieu privilégié, réservé à certains « élus » et interdit à la majeure partie des sujets. Toute hétérotopie suppose justement un système d'ouverture et de fermeture qui, à la fois, l'isole et la rend pénétrable. L'affirmation de Foucault « on n'accède pas à un emplacement hétérotopique comme dans un moulin » (p. 760) est parfaitement applicable au fonctionnement d'une cour monarchique. Ainsi, Liutprand de Crémone insiste à plusieurs reprises, surtout dans le récit de sa deuxième ambassade, sur la difficulté de se faire recevoir à la cour impériale byzantine. Durant sa première ambassade, il a la chance de ne pas attendre trop longtemps avant d'être reçu, mais comme d'autres témoignages de l'époque l'ont confirmé, les longs délais d'attente imposés aux étrangers devant les portes de la ville ou devant les portes du Palais impérial faisaient partie d'une stratégie byzantine courante, qui ne visait pas forcément à les humilier, mais plutôt à mettre davantage en valeur la faveur qu'on leur accordait. Dans une chronique de l'époque qui relate le voyage de la princesse des Varègues russes, Olga, la première femme souveraine barbare reçue par le basileus, on signalait le fait qu'on l'avait fait attendre si longtemps devant les portes du Palais que toute la magnificence avec laquelle on l'avait reçue ultérieurement ne lui avait pas fait oublier cette vexation. Ainsi, lorsque plus tard l'empereur

¹ M. Foucault, *Dits et écrits*, Paris, Gallimard, 1994, p. 755

Constantin VII lui enverra des messagers chargés de lui faire une demande de tribut, elle les refusera en ces termes : le versement du tribut, il faudra l'attendre aussi longtemps qu'elle a attendue elle-même devant les portes du palais de leur basileus.

Qui plus est, l'admission au-delà des murs qui cloisonnent la Cour par rapport au reste de l'espace de l'empire n'est pas suffisante. Une fois qu'on y entre, il faut se soumettre à tout un rituel, car la vie à l'intérieur de cette hétérotopie est strictement réglementée par un cérémonial impérial hérité par endroits de celui de l'ancien Empire Perse et qui, aux yeux des voyageurs occidentaux semblait extrêmement rigide et compliqué, mais aussi très exotique. Mise en scène et glorification du pouvoir, ce cérémonial impérial avait pour fonction de rendre à la fois visible et intelligible la place préminente de l'empereur et celle qui revenait à chaque individu selon son origine, son groupe social, sa dignité, son rang. Il reflétait la « Taxis », l'ordre du monde comme image de l'ordre divin. Voilà comment à l'intérieur de cette hétérotopie, on retrouve une première annulation de ce que les théoriciens modernes de l'espace (parmi lesquels Foucault lui-même) considéraient comme l'une des principales caractéristiques de l'espace médiéval : une hiérarchisation par oppositions très rigoureuses : lieux sacrés / lieux profanes ; lieux protégés / lieux ouverts ; lieux campagnards / lieux citadins ; lieux célestes / terrestres.

De tout le faste « inouï et merveilleux » (selon les propres mots de Liutprand) du cérémonial impérial, ce qui l'a marqué le plus, à en juger selon la minutie avec laquelle il la décrit, est la première réception auprès du basileus Constantin VII. Il s'agit d'une réception officielle, rituelle, qui a lieu au Grand Palais, dans la salle du trône, une « salle admirablement grande et belle que les Grecs appellent Magnaura, quasiment « magna aura », souffle puissant». ² Selon les commentateurs de l'ouvrage de Liutprand, celui-ci doit s'embrouiller un peu dans la traduction, car il devait s'agir en fait de la *Magna Aula* (la Grande Cour). Mais à notre avis, l'erreur faite en dit long sur la mentalité de l'époque, et surtout sur cette extraordinaire exaltation du pouvoir du basileus, vu aussi comme représentant du pouvoir céleste. Comme on le sait, le syntagme « souffle puissant » est dans les écrits bibliques un syntagme qui renvoie à la divinité, d'où peut-être l'analogie étymologique un peu hâtive de Liutprand. En tout cas, c'est un syntagme qui va à merveille avec la mise en scène épatante qui entoure la présentation devant l'empereur. Ce qui retient plus particulièrement l'attention de Liutprand est le trône du basileus, et on lui doit l'unique récit qui nous en parle :

Il y avait devant le siège de l'empereur, un arbre de bronze, doré néanmoins, sur les branches duquel se trouvaient différentes espèces d'oiseaux, également en bronze doré et chaque oiseau, selon son espèce, émettait un chant différent. Le trône de l'empereur, quant à lui, était fait avec un tel art qu'il semblait tantôt humble, tantôt hors du commun, et sublime au premier coup d'œil. Des lions d'une taille immense, de bois ou de bronze, je ne sais pas, en tout cas couverts d'or, semblaient monter la garde ; frappant le sol de leur queue, ils rugissaient, et dans leurs gueules ouvertes on voyait bouger leurs langues. ³

Le commentaire qu'il ajoute sur sa propre réaction à la vue de ces « merveilles » nous prouve que malgré son jeune âge et son manque d'expérience diplomatique, Liutprand n'est pas dupe et comprend très bien le caractère de mise en scène époustouflante du cérémonial qui entoure le rituel de la *proskynèse* (une prosternation de tout le corps, face contre terre) auquel devaient se soumettre tous ceux qui approchaient l'Empereur :

² Liutprand de Crémone, *Ambassades à Byzance*, Toulouse, Anacharsis Editions, 2004, p.36

³ Ibid.

« Et lorsque j'arrivai, les lions rugirent et les oiseux se mirent à chanter chacun selon son espèce, mais je ne fus pas saisi par la terreur ou par l'admiration ; en effet, j'avais été mis au courant par des gens qui connaissaient bien l'endroit. »⁴

Au-dessus du trône du basileus, la mosaïque de la coupole représente le Christ Pantokrator trônant. L'analogie est évidente: au basileus céleste, unique, incontestable, correspond le basileus terrestre, lui aussi unique et au-dessus de toute contestation. Pour rendre encore plus saisissante cette analogie, la mise en scène cérémoniale se complique : lorsque les ambassadeurs s'abaissent pour la prosternation, l'empereur, sans faire le moindre mouvement, s'élève et se rapproche de l'icône du Christ Pantokrator :

*Quand je levai la tête, raconte Liutprand, je vis l'Empereur, qui m'avait semblé auparavant d'une taille raisonnable, assis en hauteur à une distance modérée du sol ; et bientôt je le vis s'asseoir, portant d'autres vêtements, au niveau du plafond de la demeure ; je ne pus comprendre comment cela s'était produit, à moins peut-être qu'il ne soit porté par un argalio.*⁵

Un *argalio* était un engin mécanique, dont les Byzantins se servaient à l'époque pour soulever les troncs d'arbre. Même si Lituprand est le seul à avoir laissé un récit aussi détaillé de ce spectacle impérial de fantasmagorie mécanique, les historiens lui accordent crédit, car plusieurs témoignages, il est vrai, ultérieurs au sien, parlent de cet entichement du monde oriental pour ce qu'on pourrait appeler des automates ludiques, utilisés souvent lors des banquets pour impressionner ses invités. Au début du XIII^e siècle, par exemple, était devenu célèbre le manuscrit intitulé « Recueil utile de la théorie et de la pratique dans les procédés ingénieux », écrit et illustré avec des dessins révélateurs par Al-Jazarî, ingénieur personnel du roi de Diyar Baker, Nasir al-Din ben Quara Arslan. D'ailleurs, un fin connaisseur de l'histoire byzantine comme l'est Umberto Eco reprend dans son roman *Baudolino* les rumeurs de cette passion de l'époque pour les mécanismes secrets, en se servant de cela pour créer une atmosphère de suspens, qui entretient jusqu'à la fin de son livre le mystère autour de la mort de l'empereur Frédéric Barberousse.

Le récit de Liutprand concernant la réception des ambassadeurs étrangers par le basileus ne s'arrête pas là et d'autres informations nous permettent de redécouvrir ce monde hiératique, fermé sur lui-même, qui allait se dissoudre quelques siècles plus tard. Le basileus, par exemple, ne parlait jamais durant cette première entrevue et les ambassadeurs n'ont pas droit de se diriger tout seuls vers lui, mais uniquement soutenus et flanqués par deux eunuques. Une autre présence obligatoire, même lorsque l'ambassadeur parle très bien le grec, est celle de l'interprète. Le basileus peut pourtant choisir de communiquer, mais seulement par des gestes, traduits en paroles par un *silentiaire*, le « dépositaire des ordres et du silence » de l'empereur. Le rôle des interprètes, ainsi que celui des eunuques est, au-delà de celui purement défensif, d'imposer une distance supplémentaire entre le basileus et les autres hommes et, en même temps, d'assurer le contact. Liutprand s'attarde assez longtemps sur un autre élément spécifique à la cour byzantine, la présence des eunuques. C'est une spécificité que Byzance partage avec le reste du monde oriental, mais avec des différences assez marquées. Ainsi, les eunuques du monde byzantin jouissent d'une grande appréciation et ont accès aux plus hautes fonctions de l'empire, pratiquement à toute fonction sauf celle d'empereur. L'opération d'amputation qu'ils subissaient ne les rendait pas inférieurs aux autres, comme dans le reste de l'Orient, au contraire, par l'absence de sexe ils étaient assimilés symboliquement aux anges. Comme l'affirmait le philosophe roumain Andrei Plesu

⁴Ibid

⁵ Idem, p. 37

dans son livre « Actualité des anges », les anges sont des *êtres de l'intervalle*, des intermédiaires entre la divinité et les humains. Voilà donc l'une des possibles explications symboliques de la présence obligatoire des eunuques comme accompagnateurs des mortels ordinaires qui étaient présentés au basileus.

Ambassade auprès de l'empereur de Constantinople Nicéphore Phocas, texte qui relate la deuxième mission de Liutprand, se situe en un contraste évident par rapport au récit émerveillé de la première ambassade. Ce texte inachevé reste un des plus vindicatifs, ayant tous les traits d'un pamphlet qui grossit et tourne au grotesque les événements racontés. Cette fois-ci, les Byzantins sont perçus seulement sous l'aspect d'une altérité radicale, inquiétante et méprisable. Dans ce sens, Liutprand fait preuve qu'il possède à fond l'art du pamphlet et le portrait caricatural qu'il retrace de Nicéphore Phocas en mettant en antithèse les chants d'adulation des *psalteis* officiels et son propre commentaire, reste, à notre avis, mémorable :

Alors qu'avancait le monstre, qui semblait ramper, les psalteis criaient fort pour l'aduler : « Voici venir l'étoile du matin, Eôs se lève dont le regard reflète les rayons du soleil, la pâle mort des Sarrasins, Nicéphore μέδων(c'est-à-dire « le prince »
Puis ils chantaient aussi : Que notre prince vive de nombreuses années ! O peuples, adorez-le, vénérez-le et courbez la tête devant sa grandeur ! » Ils auraient fait preuve de beaucoup plus d'à-propos alors en chantant : « Viens charbon éteint, μέλας (Noir) à la démarche de vieille femme, au visage de faune, viens campagnard, rôdeur des bois, homme aux pieds de chèvre, cornu, mi-homme mi-bête, rustre, indocile, barbare, dur, vilain, rebelle, Cappadocien. »⁶

Même s'il continue à consigner le déroulement des processions, banquets ou autres fêtes auxquelles il est forcé de participer (cette fois-ci sa situation ressemblant plutôt à celle d'un prisonnier qu'à celle d'un ambassadeur), on ne retrouve plus ni la curiosité, ni l'objectivité de l'ethnologue, mais seulement le ton acéré de l'homme vexé, indigné qu'on ne lui accorde pas la place qu'il mérite dans le cadre de la hiérarchie cérémoniale. Il relate, par exemple, l'un des conflits qui l'oppose au *curopalate* Léon, le frère de l'empereur, lors du banquet offert pour célébrer les Saints-Apôtres. Durant ce banquet il fut placé tout au bout de la table et, pour comble de l'humiliation, derrière l'ambassadeur des Bulgares, « tonsuré selon l'usage hongrois, ceinturé d'une chaîne de bronze et, à ce que je crois, catéchumène »⁷. Si l'on tient compte des autres sources historiques, il n'est pas du tout certain et même peu probable que le Bulgare envoyé comme ambassadeur à la cour byzantine fût catéchumène, c'est-à-dire non encore baptisé. Il est possible que Liutprand ajoute cette information plutôt pour mettre en relief l'avilissement qu'il a dû subir lors de cette fête. Malgré les justifications du *curopalate* Léon et du *protoasecrétis* Simeon, qui lui expliquent que lorsque Pierre, le roi des Bulgares, avait prît pour épouse une princesse byzantine faisant partie de la famille impériale, ils avaient conclu par écrit des *symphona* (des accords confirmés par serment) qui stipulaient que les envoyés des Bulgares seraient toujours placés au premier rang à la table de l'empereur et seraient plus honorés et estimés que ceux de toutes les autres nations, l'attitude de Liutprand reste intransigeante et il veut quitter la table en signe de protestation contre ce traitement qu'il juge indigne. Pour le punir de son audace, on lui ôtera même le droit de se retirer et il sera envoyé dans une salle « goûter la nourriture avec les esclaves du basileus ». « Il n'y a rien de comparable à la douleur que j'éprouvai alors », se lamente Liutprand, mais il assure Otton que cette douleur n'est pas ressentie par orgueil personnel, mais par amour et

⁶ Idem., p. 54

⁷ Idem., p. 61

respect pour lui: « *je fis cela parce que je jugeais indigne non d'être placé moi, Liutprand l'évêque, derrière l'envoyé des Bulgares, mais que votre ambassadeur le soit* ». ⁸

Avec ce déplacement d'accent, on en vient en fait aux vraies raisons du conflit, qui sont idéologiques et politiques. Si la première fois Liutprand venait comme émissaire d'un petit roi qui avait besoin de la reconnaissance d'un grand empereur, la deuxième fois il vient de la part d'un empereur couronné, qui après sa victoire sur les Hongrois était devenu pour les contemporains « le Grand Otton », le « sauveur de la chrétienté » et l'héritier de Charlemagne. Le mariage que Liutprand vient conclure entre le fils d'Otton et une princesse byzantine porphyrogénète est le signe d'une égalité et en même temps d'une revendication du droit à l'héritage symbolique de l'Empire Romain et c'est justement la raison pour laquelle il sera rejeté avec brusquerie par Nicéphore. Voilà se révéler de cette façon les prétentions hégémoniques synthétisées par les concepts de deuxième et troisième Rome. Après la chute de l'Empire Romain d'Occident, l'Empire Byzantin s'était érigé en unique héritier de la renommée de l'ancien Empire Romain, Byzance étant considérée la deuxième Rome. L'émergence de l'Empire Germanique et les dissensions entre les deux empereurs aboutiront à l'apparition d'une nouvelle thèse, selon laquelle les véritables héritiers sont les empereurs germaniques, car les byzantins sont devenus indignes de cette honneur.

Le discours virulent de Liutprand s'enracinera profondément dans la mentalité du monde occidental. Rappelons seulement deux autres grandes personnalités culturelles qui, à des époques différentes, ont surenchéri dans ce sens: Pétrarque appelait Byzance « l'empire infâme » et Voltaire affirmait que « l'histoire byzantine est l'opprobre du genre humain ».

Byzance a ainsi perdu son identité topographique réelle et est devenue une *ville-texte*, se mettant à fonctionner sémiotiquement comme un signe culturel au second degré. Et malgré des ouvrages historiques contemporains qui tentent de réévaluer sans parti-pris la contribution de l'empire byzantin à la civilisation européenne, force est de constater que pour le grand public de nos jours ce signe culturel reste peu flatteur, véhiculant des clichés que l'historien Alain Ducellier résumait ainsi: *d'inépuisables intrigues de palais, de sordides assassinats et des querelles religieuses incongrues sur un fond permanent de décadence, bref, une civilisation presque barbare dont l'apport à la civilisation universelle est considéré notoirement négligeable*⁹.

BIBLIOGRAPHY

- CREMONE, Liutprand de, *Ambassades à Byzance*, Toulouse, Anacharsis Editions, 2004
DUCCELLIER, Alain, *Les Byzantins. Histoire et culture*, Paris, Editions du Seuil, 1988
DUHAMEL, Georges, *Géographie cordiale de l'Europe*,
FOUCAULT, Michel, *Dits et redits*, Paris, Gallimard, 1994
JAUBERT, Anna, *Etudes de linguistique textuelle*, Paris, ENS Editions, 2005
MAINGUENEAU, Dominique, *Le discours littéraire, paratopie et scène d'énonciation*, Paris, Armand Colin, 2004
NORWICH, John Julius, *Histoire de Byzance*, Paris, Perrin, 1999
PLESU, Andrei, *Actualité des anges*, Paris, Editions Buchet Chastel, 2005

⁸Idem. , p. 62

⁹ Alain Ducellier, *Les Byzantins. Histoire et culture*, Paris, Seuil, 1988, p. 7